

**L'ASSASSINAT
DE JOHN F. KENNEDY**

Dans la même collection :

David Alvarez, *Les Espions du Vatican*

Éric Denécé, *Histoire secrète des forces spéciales*

Patrick Pesnot, *Morts suspectes
sous la V^e République*

Patrick Pesnot, *Les Espions russes*

Édition : Sabine Sportouch

Maquette : Annie Aslanian

© Nouveau Monde éditions, 2010

24, rue des Grands-Augustins – 75006 Paris

ISBN : 978-2-84736-508-5

Dépôt légal : avril 2010

Imprimé en Espagne par Novoprint

Thierry Lentz

L'ASSASSINAT
DE JOHN F. KENNEDY

HISTOIRE D'UN MYSTÈRE D'ÉTAT

nouveau monde éditions

*On ne saura jamais la vérité.
Car elle est trop terrible, trop explosive ;
c'est un secret d'État.
Ils feront tout pour la cacher ;
c'est un devoir d'État.
Sinon, il n'y aurait plus d'États-Unis.*

Charles de Gaulle, 27 novembre 1963,
in A. Peyrefitte, *C'était de Gaulle*, Gallimard, 2002.

Avant-propos

L'ouvrage que l'on va lire est une édition nouvelle, entièrement revue, corrigée et actualisée, d'un livre paru en 1995¹. Il avait connu en son temps un certain succès et avait été parfois salué comme une bonne synthèse des faits et hypothèses entourant l'assassinat à Dallas, le 22 novembre 1963, de John Fitzgerald Kennedy, trente-cinquième président des États-Unis.

J'ai hésité avant d'accepter de me replonger dans ce mystère d'État lorsque mon ami Yannick Dehée, président de Nouveau Monde éditions, m'a demandé, il y a déjà plusieurs années, de revoir ce texte en vue de sa publication dans sa collection de poche. Depuis quinze ans, j'avais certes continué à m'intéresser aux incessants développements de ce qu'on a appelé « le crime du siècle », mais n'avais rien perçu de décisif dans les publications nouvelles. J'ajoute qu'ayant désormais consacré mes publications à une autre époque, le temps nécessaire à la refonte de ce « vieil » ouvrage me manquait.

J'ai changé d'avis à l'été 2008. Je passai alors mes vacances à me reposer et à lire au fond de la forêt

1. *Kennedy. Enquêtes sur l'assassinat d'un président*, Jean Picollec éditeur, 1995.

L'assassinat de John F. Kennedy

canadienne, aux pieds du mont Orford. J'en profitai pour attaquer un énorme pavé sur l'affaire Kennedy, paru l'année précédente : *Restoring History*, de Vincent Bugliosi. L'auteur ne m'était pas inconnu. J'avais lu en son temps son témoignage d'ancien procureur de l'affaire Sharon Tate, épouse de Roman Polanski sauvagement assassinée avec plusieurs de ses amis à Los Angeles en 1969. De même, j'avais su qu'à un moment de sa carrière, Bugliosi avait participé à l'évaluation critique et à la contestation des conclusions de l'enquête sur l'assassinat de Robert Kennedy. *Restoring History* était un bien gros volume : plus de mille deux cents pages, auxquelles il fallait ajouter deux CD regroupant plus de cinq cents pages de notes et de bibliographie. Autant dire que je m'apprêtais seulement à consacrer quelques journées à le feuilleter et à y glaner presque négligemment de simples compléments d'information. La réalité fut autre : je fus happé par ma lecture qui devint attentive et systématique, quand bien même Bugliosi s'évertuait à réhabiliter le rapport Warren, qui avait prétendu, en 1964, que Lee Oswald avait été le seul tireur lors de l'assassinat de Kennedy et que sa mort violente, deux jours plus tard, était le résultat d'un hasard malheureux qui avait fait que deux fous (Oswald et son assassin, Ruby) s'étaient croisés dans les sous-sol du commissariat de Dallas... avec ce fâcheux contretemps que le second était armé d'un revolver dont il s'était servi, le plus naturellement du monde.

Ainsi, à mon corps presque défendant, j'étais « reparti » pour Dallas où je croyais ne plus avoir à revenir. Le pavé de Bugliosi et pas mal d'ouvrages supplémentaires ingurgités, nous y revoici donc, avec

Avant-propos

quelques précisions nouvelles et, je l'avoue, un changement dans une de mes anciennes croyances : Bugliosi m'a convaincu que Lee Harvey Oswald ne fut pas, comme il l'a prétendu et comme j'avais fini par le penser, un simple bouc émissaire, mais bien un des acteurs de la mise à mort de Kennedy. Il reste en revanche bien des points sur lesquels l'ancien procureur ne m'a pas convaincu et je maintiens mes autres interrogations, mes doutes et mes remises en cause du rapport Warren. Je suis ainsi intimement persuadé qu'il y avait plusieurs tireurs et complices à Dallas, que le meurtre d'Oswald ne doit rien au hasard, qu'une part de la vérité a longtemps été cachée et que l'événement du 22 novembre 1963 n'a pas été sans conséquences sur l'histoire des États-Unis, et donc du monde.

Avant d'en venir aux faits, j'aimerais préciser ici que je ne suis pas un enquêteur de terrain ni même un fanatique de la théorie de la conspiration. Même si je suis certain qu'il s'est passé quelque chose d'encore largement ignoré sur la fameuse place Dealey de Dallas, j'ai tenté, aujourd'hui comme il y a quinze ans, de ne pas me laisser entraîner et encore moins dominer par mon imagination. Je marche à pas de loup dans ce dossier obsédant et encombré. J'essaie de me comporter, sinon en historien « scientifique », au moins en rédacteur honnête d'une synthèse certes *personnelle*, mais fondée sur la raison et, c'est la moindre des choses, la lecture de livres, de rapports, de dizaines d'heures de visionnage de documentaires ou de matériaux bruts, voire même de conversations avec quelques personnes ayant eu à s'occuper du « mystère ».

L'assassinat de John F. Kennedy

Le résultat de cette démarche ne se veut pas exhaustif. Il faudrait des milliers de pages pour tout dire et tout débattre dans le détail. Tel n'est pas mon but. Je ne fais que donner des informations en fonction du degré de crédibilité que je leur attribue, de suggérer des idées ou des pistes, en m'interrogeant cependant sur ce que pourront dire les historiens du siècle prochain sur une affaire qui, aujourd'hui, n'est plus que tiède. Car de plus en plus, l'affaire Kennedy appartiendra aux historiens : ses grands acteurs disparaissent progressivement, la masse documentaire écrite et orale est en voie de stabilisation et, surtout, l'incidence politique directe des solutions possibles de l'énigme a tendance à s'affaiblir. Je n'ignore pas non plus que depuis le 11 septembre 2001, les États-Unis et le monde vivent les conséquences d'un autre traumatisme, celui des attentats contre le *World Trade Center* de New York et le Pentagone de Washington. L'affaire Kennedy paraît bien loin... Est-ce si sûr ?

Je souhaite poser ici trois remarques liminaires qui – peut-être – convaincront ceux qui en doutent, de l'utilité de continuer à s'intéresser à l'affaire Kennedy.

1°) *Tout* n'a pas été dit et découvert sur le meurtre du trente-cinquième président des États-Unis. Très régulièrement apparaissent des informations complémentaires : vraies et fausses révélations, déclarations d'officiels américains, témoignages des derniers acteurs qui, au soir de leur vie, deviennent plus bavards, documents rendus publics par les autorités américaines. J'ajoute que l'irruption d'Internet, si elle nous offre de bien plus grandes possibilités que par le passé, rend plus que jamais nécessaire

Avant-propos

le tri, l'évaluation et la médiation. De toute façon, qu'on n'en doute pas : il y aura encore du neuf pendant de nombreuses années. Les archives américaines renferment toujours des documents qui ne devraient pas être déclassifiées avant quelques décennies. Divers organismes poursuivent leur collecte et leur diffusion, documentation foisonnante, parfois de première importance et de première main, parfois sans intérêt. Aux États-Unis, le vieillissement de la population de ceux qui ont connu ce moment dramatique ne tarit ni l'intérêt ni le flot des questions sur l'affaire et ses suites. Beaucoup de ces informations « nouvelles » ne sont pas toujours connues de ce côté-ci de l'Atlantique et je pense qu'elles sont susceptibles d'intéresser et d'éclairer le lecteur.

2°) Contrairement à ce qu'on dit souvent, la bibliographie en langue française sur l'affaire Kennedy n'est guère volumineuse. En dehors de quelques auteurs hexagonaux (Léo Sauvage, William Reymond, Pierre Nau et quelques autres), elle se limite souvent à des traductions de livres prônant des thèses extrêmes qui, si elles retiennent l'attention du public, ne donnent des diverses enquêtes menées, aux États-Unis et ailleurs, qu'une vue partielle et, forcément, partielle... jusqu'à ridiculiser ceux qui pensent qu'il y a eu complot. À l'inverse, les conclusions du *House Select Committee on Assassinations* (HSCA), rendues en 1979, sont encore peu connues et rarement citées en France. Or, cette commission d'enquête de la chambre des Représentants a repris à zéro les investigations. Elle est arrivée à une conclusion opposée à celle de la commission Warren. Pour elle, le président a été victime d'une « conspiration » (*sic*) et il y avait plusieurs tireurs, à Dallas, le 22 novembre 1963. Dans

L'assassinat de John F. Kennedy

son sillage, de nombreux éléments nouveaux sont apparus, et même récemment.

3°) À ces raisons factuelles, il faut en ajouter une autre, à mes yeux, essentielle. L'affaire Kennedy, quel que soit l'angle de vue ou d'étude que l'on adopte, révèle que la « grande histoire » est sous-tendue d'événements voire consubstantielle à des comportements qu'on ne doit ni ignorer ni négliger. Même un historien patenté se doit de prendre en compte cette face sombre et lui donner sa place dans ses études. Après tout, d'autres se sont penchés sur la mort de César, l'assassinat d'Henri IV ou celui de François-Ferdinand à Sarajevo en 1914. Alors pourquoi pas, avec la prudence évoquée plus haut, tenter de dénouer les fils embrouillés de l'affaire Kennedy ? Son histoire est de toute façon liée à celle des États-Unis : aucun grand rebondissement de l'enquête ne peut en être détaché.

La démocratie est un système fragile, et comme tel, elle doit être protégée et choyée. Or, il se trouve qu'il est fort possible qu'elle ait été agressée par la mort de Kennedy et ses suites. Ce qui s'est passé à Dallas, le 22 novembre 1963 et dans les décennies qui ont suivi, est sur ce point remarquable. D'une part, des organes officiels, souvent aidés par la presse, ont soutenu contre vents et marées une version des faits de plus en plus contestée, ont refusé que les enquêtes soient vraiment rouvertes, ont persécuté ceux qui n'étaient pas de leur avis, ont traité par le mépris le travail du HSCA, pourtant émanation de la chambre des Représentants, institution indépendante de l'exécutif. D'autre part, face à eux, des citoyens ont accepté de prendre des risques et de se

Avant-propos

lancer d'eux-mêmes sur le terrain qui avait été abandonné par ceux dont la fonction était pourtant de tout faire pour établir la vérité et châtier les coupables. En cela, l'affaire Kennedy est exemplaire : ce sont les citoyens qui ont pris, d'eux-mêmes, la défense de ce que nos sociétés occidentales ont de plus cher. Elle est symbolique des deux faces de la démocratie américaine. J'aime cette idée, quand bien même certains de ces enquêteurs « indépendants » ont échafaudé des théories qui ne tiennent pas debout. Notre rôle pourrait être ici d'aider le lecteur à trier le bon grain (car il y en a) de l'ivraie (car il y en a moins qu'on l'a dit).

Que cet ouvrage soit ainsi l'occasion de réfléchir sur l'avertissement de Montesquieu : « L'oppression commence toujours par le sommeil ».

Paris, le 28 février 2010

Introduction

« Bienvenue à Dallas,
monsieur Kennedy ! »

Il y a cent ans, cette ville n'était qu'une bourgade au pays des cow-boys. Quelques milliers d'âmes vivaient ici de l'élevage et du coton, entre la *Red River* au Nord et la *Brazos River* au Sud. En quelques décennies, le pétrole et l'industrie ont transformé ce coin de Texas en centre urbain et en capitale régionale de la finance et des affaires. En 1963, vingt ans avant que la famille Ewing ne révèle son « univers impitoyable », Dallas est devenue une des grandes villes du Sud, bien callée sur les flancs d'une Amérique sûre d'elle-même, de sa supériorité sur le rival communiste, de la justesse de son mode de vie et de son avenir.

Protestante et républicaine, Dallas a généreusement donné ses suffrages à Richard Nixon (63 %) lors de l'élection présidentielle de 1960 qui a pourtant vu la victoire au *finish* d'un patricien de Boston, catholique et progressiste, un « blanc-bec » de 43 ans comme dit son vice-président Lyndon Baines Johnson : John Fitzgerald Kennedy. Le premier président non-WASP (*White Anglo-Saxon Protestant*) a été élu par le plus petit écart enregistré depuis 1884, ne prenant l'avantage sur son adversaire républicain que de 118 000 voix sur 68 millions, soit 0,2 %. Dans l'ensemble, les habitants de Dallas n'apprécient guère les efforts du nou-

L'assassinat de John F. Kennedy

veau président en faveur de la minorité noire et le jugent mou à l'égard de l'URSS et de son allié cubain, alors que le communisme honni s'est installé grâce à Castro à quelques coups de rame de la côte américaine. La présence aux côtés de Kennedy de Johnson, texan jusqu'à la caricature, n'a pas suffi à rassurer la capitale du pétrole et des compagnies d'assurances.

Et pourtant, en cette fin de matinée du 22 novembre 1963, ils sont des milliers à se presser, qui à l'aéroport, qui sur le bord des rues et les larges espaces gazonnés pour accueillir John Kennedy en campagne pour sa réélection. On a donné congé aux élèves. Le parti démocrate a rameuté ses militants et sympathisants. Les catholiques se font une fête d'approcher celui qui a réussi à vaincre les réticences traditionnelles à l'égard d'une religion jugée trop proche du Vatican. Et en plus, combien de curieux, d'ouvriers et d'employés profitant de la pause de la mi-journée pour regarder passer le cortège présidentiel ?

Il fait beau. Le soleil éclatant a remplacé le temps maussade des premières heures de la visite présidentielle au Texas. L'aéroport de *Dallas Love Field* grouille d'une foule préparée à faire un triomphe au héros de l'Amérique et leader du « Monde Libre ». À 11 heures 38, le Boeing 707 qui, parce qu'il transporte le président, a droit à l'appellation de *Air Force One*, se pose à Dallas. La visite de Kennedy à Dallas n'a pas été facile à organiser. Son entourage se méfie de cette ville de 800 000 habitants rongée par la ségrégation raciale et en proie à de violentes luttes entre les forces traditionnelles de la politique américaine et une extrême droite haineuse qui a fait de cette région un de ses centres d'activité privilégiés. Mais 1964 sera une année électorale. John Ken-

« *Bienvenue à Dallas, monsieur Kennedy !* »

nedy part à la conquête de son deuxième mandat. Sa cote de popularité atteint certes près de 60 % dans les sondages et le fameux institut Gallup le donne vainqueur face au probable candidat républicain, Barry Goldwater, par 55 % contre 39. L'Amérique est prospère, le PNB en hausse, de même que la production industrielle et les bénéfices des sociétés, le taux de chômage est passé de 6,7 à 5,3 % entre 1960 et 1962. Cela ne dispense pas le locataire de la Maison Blanche de faire campagne et de se montrer aux électeurs, et ce d'autant plus que les milieux intellectuels et une grande partie de la presse commencent à critiquer son bilan.

Depuis son entrée en fonction, « JFK » avait eu à affronter une coalition conservatrice au Congrès. Les démocrates du Sud et les républicains avaient tissé des alliances de circonstances pour contrer ses initiatives « libérales ». Ainsi, ses programmes d'assainissement de certains marchés agricoles, d'aide médicale gratuite pour les personnes âgées ou les subventions fédérales à l'enseignement avaient été bloqués ou dénaturés. Ses mille premiers jours à la Maison Blanche avaient été marqués aussi – et avec quelle violence ! – par un retour en force des questions raciales, sous la pression des mouvements noirs, certes, mais aussi des blancs de la Nouvelle-Angleterre et de Californie. En la matière, soutenu par un ministre de la Justice (*Attorney General*) qui n'était autre que son frère cadet Robert, Kennedy n'avait pas manqué de courage, favorisant l'action du leader noir, le pasteur Martin Luther King. En septembre 1962, le président avait même fait intervenir la garde nationale pour imposer l'admission à l'université du Mississippi d'un étudiant noir, James

L'assassinat de John F. Kennedy

Meredith. Des poursuites avaient été engagées contre le gouverneur de l'État, un ségrégationniste notoire. Dans la foulée, un programme législatif avait été envisagé (il allait être mené à bien après la mort du président) en vue de la protection du droit de vote des Noirs, leur libre accès aux lieux, aux établissements et aux emplois publics.

Alors que se profile la campagne pour l'élection de 1964, la lutte pour le choix du vice-président fait rage en coulisse. Lyndon Johnson a travaillé honnêtement, mais sans excès de zèle, pour Kennedy. Les deux hommes se détestent et le vice-président traverse une zone de turbulences. Son nom est cité dans plusieurs scandales financiers. Il n'en a pas fallu plus pour convaincre l'entourage de Kennedy – qui ne demande pas mieux qu'être convaincu – qu'il vaut mieux se séparer de l'encombrant acolyte, quitte à perdre au passage quelques brassées de suffrages sudistes.

La campagne de Kennedy ne peut être que celle d'un président. C'est pourquoi il lui faut suivre un programme d'homme d'État et de candidat au-dessus de la mêlée. Après la « nouvelle frontière » de l'élection de 1960, le thème choisi est cette fois « la paix et la prospérité ». Pour conforter sa stature internationale, Kennedy a prévu quelques visites à l'étranger. Elles débutent par une tournée européenne à l'été 1963. Du 23 juin au 3 juillet, plusieurs pays sont visités. Le 26 juin, devant le mur de Berlin, et en dépit du réchauffement des relations soviéto-américaines, Kennedy prononce un discours brillant, inoubliable et agressif, de nature à se concilier les partisans d'une attitude dure à l'égard du monde communiste : « Il y a beaucoup de gens dans le monde qui ne com-

Du même auteur

– Napoléon Bonaparte, *Correspondance générale publiée par la Fondation Napoléon. II. La campagne d'Égypte et l'avènement (1798-1799)*, Fayard, 2005 (avec Gabriel Madec).

– Napoléon Bonaparte, *Correspondance générale publiée par la Fondation Napoléon. III. Pacifications (1800-1802)*, Fayard, 2006 (avec Gabriel Madec).

